

## Second jour

Fixé à 7 h, le lever arriva à mon grand soulagement ; celui de pouvoir enfin soustraire les muscles endoloris à la rudesse du sol. Un coup de rasoir au jugé sur le visage barbouillé d'un peu d'eau froide savonneuse, une généreuse aspersion finale et la toilette est terminée pour la journée. À huit heures moins cinq minutes, tout est bouclé et le petit-déjeuner nous attend.

Retour à l'abbaye, pour retrouver nos places à table. Par bonheur, rien ne manquera pour affronter d'un meilleur pied cette journée abordée péniblement.

Allez ! En route. Le balisage nous attire d'abord vers la Meuse puis s'entiche d'un sentier étroit qui se glisse et monte pour une courte promenade sous les remparts de la citadelle primitive. En s'approchant de Dinant, un chemin nous hisse sur les arrières de la citadelle actuelle, celle construite au 19<sup>ème</sup> siècle et qui garde la ville.

Pourquoi se barder d'autant de fortifications ? Les raisons deviennent évidentes quand on connaît le passé tragique de cette ville plusieurs fois martyrisée au cours des siècles et des conflits. Ravagée par Charles le Téméraire (en 1466, il balança les habitants à la flotte sans se préoccuper de savoir s'ils savaient nager), elle fut à nouveau tourmentée moins d'un siècle plus tard par les Français en lutte contre Charles Quint. Voie d'invasion des Allemands lors des deux guerres mondiales elle paya un lourd tribut en vies et en biens détruits. En conclusion, la citadelle, comme beaucoup d'autres n'a pas arrêté ni même retardé les agresseurs.



*Dinant : Rocher Bayard*

Nous traversons des prairies parsemées de sapins et de chênes ; de loin en loin, les rocailles buissonneuses percent l'épiderme de verdure. Plus loin, le chemin se rapproche du bord de la falaise et offre un point de vue panoramique sur la Meuse et Dinant dont on s'écarte lentement.

Attention ! Ici, les chemins qui se croisent ou se dédoublent sont tous des GR et celui que nous voulons suivre (le 654) est plutôt indistinct,

n'apparaissant de loin en loin que sous la forme d'une coquille stylisée fléchant la direction de Compostelle.

C'est sous une triple appellation (125, 126 et 654) que celui qui nous conduit descend en lacets dans un ravin sec pour aboutir devant la Meuse. Quelle surprise en approchant du bord de constater que la ville de Dinant n'est pas à plus d'un kilomètre. Par contre, pour l'apercevoir, il faut se dégager d'un énorme monolithe qui s'avance dans le fleuve, pointant une aiguille rocheuse à plus de quarante mètres de la surface de l'eau. La route de berge a, semble-t-il, bien du mal à s'extirper du défilé qui l'étrangle entre les roches.

« Tu connais ? s'exclame Michel, c'est le "Rocher Bayard". »

- Ha ! Le voilà donc ce fameux rocher de la légende, dis-je. Quand j'étais gosse, j'avais lu une histoire en bande dessinée de ce fameux cheval capable de sauter par-dessus les rivières ; alors, c'est ici...
- Oui, enchaîne Michel, les quatre frères Aymon portés par le cheval appelé "Bayard". Ils étaient poursuivis par la vindicte de Charlemagne, je crois, pour une sombre rixe mortelle entre son neveu et l'un des frères... Et acculé, le cheval s'élança, donnant un coup de sabot qui écarta le rocher de la falaise.
- Tu sais, ça ne m'étonne pas du tout que dans un pays où les vaches sont bleues on trouve des chevaux à rallonges, capables de balader quatre mecs et planer dans les airs.
- Bien d'accord avec toi, mais il y a encore une anecdote au sujet de ce rocher, plus actuelle celle-là et qui n'a rien de légendaire. Il a été escaladé par le roi Albert 1<sup>er</sup> dans les années trente ; un roi qui grimpeait partout ; d'ailleurs il en est mort...

Le temps court, plus vite que nous qui lambinons. La randonnée reprend par un large chemin de halage, en remontant le bord droit de la Meuse. Le trafic fluvial se résume aux seuls bateaux de plaisance de faible tonnage et aux impudentes bernaches qui, rassemblées en escadres rivales, s'affrontent et s'éperonnent, scènes faisant revivre les batailles navales antiques. Ces oies qui ne manquent pas de culot sur l'eau sont également à l'aise sur terre, se faufilant parmi les badauds, nombreux ce dimanche à fréquenter la rive. Elles engloutissent tout ce qu'elles trouvent à avaler, privant les autres espèces de l'accès à la nourriture.

Des barrages régularisent le cours du fleuve, plus pour l'assagir que pour en tirer de l'énergie. Une rivière affluente - la Lesse - ramène avec elle les canots et kayaks que des véhicules adaptés ont remontés à un point de départ lointain pour les confier aux caprices des courants et rapides.

Nous dépassons ANSEREMME et son ancien prieuré, pour s'enfiler dans un sentier en sous-bois entre rive et falaises. Ici, l'isolement et les cachettes favorisent le camping sauvage. L'oreille exercée de Michel ne s'y trompe pas. « Ce sont des Hollandais », affirme-t-il.

Ils viennent-là, les dimanches, par familles entières, pratiquant la pêche, mais également l'escalade car les formations rocheuses se présentent idéalement pour proposer aux adeptes de la varappe différents types de parcours de difficultés variables. « Il y a aussi des Flamands », précise Michel. La langue française s'entend également, parfois.

Le sentier se met à grimper et prend vite de la hauteur. La raide piste en lacets gravit les "Roches de Freyr" et aboutit sur le plateau boisé. Il longe le ravin et c'est au bord du gouffre, sur une roche dénudée surplombant le large ruban gris formé par la Meuse que nous déballons le casse-dalle de midi.

La vue est imprenable sur le val qui s'étale à cent cinquante mètres en contrebas. Réverbéré d'une colline à l'autre, le tintamarre généré par la circulation sur l'importante voie routière monte jusqu'à nous et avec lui..., des clameurs de voix. Elles ne semblent venir de nulle part jusqu'à ce que, pratiquement devant nos pieds, une calotte en plastique jaune se dandine, hésite et tire finalement une tête puis un bras qui agrippe l'arête découpant le vide. Quelques mètres plus près, le grimpeur aurait pu se hisser en s'accrochant à nos mollets.

Une heure de repos (y compris la petite sieste de Michel) puis c'est le départ pour la suite de cette randonnée.



### *Vallée de la Meuse*

« Je n'ai plus de café, signale Michel, mais à la première occasion, on s'arrête. » Effectivement, la thermos qu'il avait remplie avec le jus des moines de Leffe a été essorée devant le Rocher Bayard.

La piste s'avance sur le plateau boisé et débouche sur une route importante.

« Regardez là-bas ! C'est comme si je le sentais », s'exclame Michel en désignant un rassemblement de voitures dans

l'environnement d'une maison. Les parasols ne laissent aucun doute sur la nature de l'endroit et un quart d'heure après la pause repas, voici la pause café. Pendant que je négocie nos consommations à la caisse, Michel se met à consulter le topoguide pour situer notre position.

« Hou là ! » C'est lui qui râle en grimaçant. « J'ai identifié l'endroit sur la carte, nous n'avons fait que onze kilomètres et il nous en reste 14 !

- Passe voir ton bouquin, lui dis-je.
  - Nous sommes ici », signale-t-il en pointant le doigt sur la page ouverte qu'il me tend. À mon tour j'épluche le tracé, et l'estimation est sans appel.
- « Il reste bien 14 kilomètres, approuvé-je en rendant le bouquin à son propriétaire. Il faudra faire "fissa" ; à quelle heure est le bus pour le retour ?
- Il est quatorze heures, il nous reste deux heures pour gagner la station. Même en coupant par des raccourcis, on n'y arrivera pas. Gérard avait proposé de venir nous prendre, je l'appellerai ; mais voyons comment réduire la distance qui nous reste à faire. »

La suite du parcours est là, telle que nous l'attendions : un sentier escarpé qui dégringole les cent cinquante mètres après les avoir montés ; contournant ainsi les falaises qui plongent dans le fleuve. Les lacets serpentant sous la frondaison sont témoins d'engorgements tant sont nombreux les escaladeurs qui – harnachement de sécurité en bandoulière - refont en dévalant à pied le dénivelé qu'ils se sont offert, collés à la paroi par endroit verticale. Pour nous autres, marcheurs encombrés par un poids et volume qu'il faut contrôler tout en enjambant racines et blocs de pierres, la vigilance est permanente à poser le plus adroitement possible un pied après l'autre avec retenue en évitant de se laisser embarquer par la pente plutôt raide.

Retour à la Meuse ; le sentier se perd dans une prairie occupée par des vaches au pacage. Le bovin dont nous perturbons la baignade est bien bleu ; enfin, plutôt gris bleuté.

Une chicane pour quitter le champ et c'est un chemin à angle droit qui se détourne du cours d'eau pour piquer vers la barre montagneuse. Nous avançons la tête basse ; je sais que Michel, manquant de condition est encore marqué par la journée d'hier et la nuit difficile passée à coucher hors d'un vrai lit. Heureusement, la température reste convenable.

Canalisés par une ravine au sol de pierre déchiquetée, nous montons en silence jusqu'à aboutir en terrain plat et sortir du sous-bois.

Michel propose un arrêt ; fatigué, il l'est, mais son visage montre également de l'inquiétude. Il pose le sac et sort son topoguide.

« Ce n'est pas clair du tout. Nous devons prendre un chemin à droite, mais je n'en vois pas... »

- Attends un peu ; tu vois le grand panneau en bord de bois, je fonce jusque-là. »

Effectivement, le panneau en question n'est autre qu'un plan détaillé et agrandi de la topographie du secteur.

« Michel, amène toi avec ton bouquin, la solution est ici ! »

Toujours aussi perplexe, il se pointe.

- Regarde, reprends-je, tout correspond, mais il manque un sentier, justement celui que nous cherchons ; et pour cause, le voici, tracé beaucoup plus bas. Donc, on est passé devant sans le voir.

- Ha ! Tu crois. Nous sommes trois et personne ne l'aurait vu ?

- Je ne vois pas d'autres explications. D'après l'échelle de cette carte, il serait à... moins de deux cents mètres. Ça ne nous coûterait qu'un petit effort pour aller voir. »

Je sens une lutte intestine chez mon ami qui veut éviter maintenant tout effort d'autant coûteux qu'il serait inutile ; enfin, s'adressant à son épouse :

« Marie-Françoise, Guy a peut-être raison, nous allons redescendre mais pas très loin, deux cents mètres... »

Moins de deux minutes plus tard, en levant les yeux cette fois, l'évidence nous frappe de plein fouet. Du talus de la ravine l'amorce d'un sentier est nettement formée.

« Le voilà notre sentier, il nous attend, fais-je pour convaincre un Michel toujours aussi sceptique.

- Tu crois qu'il se prolonge derrière le talus ?

- Je vais me rendre compte.

Sortir de la ravine n'exige pas un gros effort et de la position élevée on embrasse à souhait la topographie du carrefour.

- Moi je n'ai plus aucun doute, reprends-je. Le sentier continue, et j'aperçois une marque de GR. Maintenant, si tu te retournes tu verras le poteau et la plaquette qui confirme clairement. Qu'est-ce qu'on peut espérer de mieux ?

- Comment peut-on rater ce poteau ? déclare un Michel consterné depuis le faite du talus qu'il vient de gravir.

- La lassitude, peut-être ; maintenant, on peut espérer un parcours plus plat. »

Hélas non ! Virevoltant dans la futaie la sente ne présente au début que de faibles variations de niveaux rendant la marche agréable sur un sol meuble, mais ensuite... Une fois, deux fois, trois fois nous devons jouer au yoyo... Puis Michel se révolte : « J'en ai marre, je suis à bout, le palpitant crie au secours. » Sur ce, il laisse tomber le sac à dos et s'étend en s'appuyant dessus. Marie-Françoise choisit de continuer ; jugeant qu'un peu de repos ne me fera pas de mal non plus, j'attends que mon pote belge se refasse une santé.

Dix minutes d'abandon puis la force de la nature qui marche avec moi se redresse enfin. « Ça ira ? » osé-je demander. « Oui, oui », réplique-t-il sur un ton faussement rassurant qui aimerait dire que tout ça c'est de la rigolade. « Allez, on repart ! Il faut rattraper la gazelle. »

Suit un quart d'heure sans difficultés et la gazelle est signalée, plantée devant l'amorce d'un croisement de chemins. Le nôtre s'engage et pique vers le bas ; cette fois c'est la bonne descente celle qui nous conduira au bord de la Meuse pour y rester.

Pour les trois derniers kilomètres, le rythme de marche a nettement baissé et nous pouvons admirer à loisir le paysage qui nous entoure : sur la rive opposée, un magnifique rocher synclinal, et de notre côté, les propriétés riveraines et les belles maisons d'HASTIERE. Nous ne traverserons pas le pont qui se profile devant nous, mais juste après se trouve l'église du village et c'est là que Gérard nous a donné rendez-vous, lui qui nous attend depuis deux bonnes heures et que nous retrouvons.

Il a grandement eu le temps de revisiter l'histoire du site et en guide avisé nous promène à travers ce qui subsiste de l'abbaye fondée au 11<sup>ème</sup> siècle par des moines irlandais : l'église construite dans le style roman typique des contrées de la Meuse.

On rêvait de bière depuis un certain temps, j'exige de payer ma tournée avant de monter en voiture. Le merveilleux repas qui nous attend attendra bien une demi-heure de plus. Comme en France, et c'est peut-être encore plus vrai en Belgique, un débit de boisson n'est jamais bien loin d'une église (ou inversement) ; l'adage se vérifie et il n'y a qu'une rue à traverser pour aller s'asseoir à la terrasse d'un café proche du pont qui relie cette moitié d'Hastière : "Par-Delà" à l'autre partie : "Hastière-Lavaux". Je me laisse guider par les connaisseurs sur la liste des bibines proposées (une page entière) et porte mon choix sur une "blonde de Maredsous", encore un produit qui porte le nom d'une abbaye.